

Article paru dans l'Annuaire de la Manche – 1862 –

Il n'est pas dans nos habitudes de consacrer nos pages aux vivants. Nous craignons le soupçon de partialité. Toutefois, nous n'avons pas cru pouvoir refuser à **M. Siméon LUCE** l'insertion de l'article qu'il nous a envoyé sur un peintre d'une valeur incontestable, sur un de nos compatriotes dont le railleur ABOUT disait, il y a quelques temps, « *qu'il marchait en sabots dans la voie de Michel-Ange.* » J.T.

## Jean François MILLET de Gréville

Le département de la Manche où sont nés beaucoup d'hommes célèbres dans la guerre, dans les lettres et les sciences, n'a produit qu'un très petits nombre d'artistes. Nous avons beau faire appel à nos souvenirs, nous n'apercevons dans le passé ni peintres, ni musiciens, ni sculpteurs vraiment illustres dont notre presque ait été le berceau.

Cette lacune regrettable, on a pu et dû croire qu'elle était glorieusement comblée, du moins pour la sculpture, le jour où l'art mâle et ardent de LEVEEL a fait si dignement revivre le puissant fondateur de la dynastie napoléonienne. Et, dans le domaine de la peinture, pour refuser désormais à notre pays l'honneur d'avoir donné le jour à l'un des plus grands artistes de ce temps, il faudrait de rien connaître de l'œuvre si originale de Jean François MILLET.

MILLET est né à Gréville, village situé aux environs de Cherbourg, à l'extrémité de cette région pittoresque qu'on appelle la Hague. Il est élève de Paul DELAROCHE. C'est à quoi se réduit le peu que nous savons de la personne et de la vie de notre compatriote. MILLET est pour nous un artiste éminent dont nous suivons depuis sept ou huit ans les travaux aux expositions publiques avec une sympathie passionnée ; nous n'avons pas l'avantage de le connaître autrement.

Si le peintre de Gréville était simplement un habile dessinateur ou un heureux coloriste, l'idée ne nous serait même pas venue de soumettre au public nos impressions sur l'œuvre de ce maître, tant nous nous reconnaissons incompetent en ce qui concerne la partie matérielle de l'art ! Mais évidemment, MILLET est avant tout un philosophe, un penseur, un poète ; il est ce qu'on peut appeler *l'homme d'une idée*. Cette idée, grande et bienfaisante entre toutes, est la glorification des hommes, de la vie et du travail des champs.

Comme Winterhalter est le peintre ordinaire des têtes couronnées, MILLET s'est constitué le peintre ordinaire des gens en sabots. Cet artiste, plein de soin et de conscience, mais âpre à la besogne comme ses héros, a déjà exposé nombre de toiles : Eh bien ! Il n'est pas un seul de ses tableaux dont les personnages ne soient des paysans ou des paysannes, dont le sujet ne soit une scène de labeur champêtre.

Toutefois, ce qui distingue notre compatriote, c'est moins encore ce choix exclusif de certains sujets que la manière tout à fait neuve dont il a coutume de les concevoir et de les traiter. Avant lui, quand un peintre représentait des paysans, c'était presque toujours pour provoquer le rire ou du moins le sourire et avec une intention plus ou moins facétieuse : de

là cette prédilection des maîtres flamands et en général de tous les peintres de genre pour les repas de noce, les kermesses, les foires, les assemblées, en trois mots, comme dit Rabelais, pour les « saouleries, beuveries et saulteries » rustiques. MILLET, le premier, a changé tout cela. Son originalité est d'avoir appliqué à la peinture dite de genre le sérieux de la peinture d'histoire. Le travail est la vie, l'honneur, la noblesse du paysan : aussi notre compatriote ne représente-t-il que des paysans et des paysannes au travail. N'allez pas croire, au reste, qu'il vise à les flatter, du moins dans la peinture de leur personne physique ; au contraire, il exagérerait plutôt le rude aspect de leurs vêtements et de leurs formes. Mais comme sous les vulgarités d'enveloppes souvent grossières, on sent vivre des âmes vraiment belles et, pour ainsi dire, plus hautes que leur destinée ! Voyez-vous ce *Semeur* campé dans une si fière et si superbe attitude ? Il ensemeuse son champ avec la furia d'un zouave s'élançant à l'assaut de Malakoff ou escaladant les hauteurs de Solferino. De quel geste magnifique il lance son blé dans les airs ! Il fait penser au grand Condé jetant son bâton de commandement par-dessus les redoutes de l'ennemi.

Et ses pauvres *Glaneuses* ployées en deux sous les rayons d'un soleil ardent, elles fouillent la terre pour lui disputer les épis, et jusqu'aux grains tombés, avec une ardeur si âpre et d'une main et que la misère rend si fiévreusement avide ! On dirait que leurs doigts amaigris et terreux en doivent être broyés.

Vous qui aimez la vraie beauté, c'est-à-dire la beauté morale, venez contempler cette *Jeune Paysanne montrant à coudre à sa sœur* ! Elle est édentée, elle est accourée affreusement, elle a même quelque chose de cette affaissement idiot d'une créature humaine qui supporte depuis longtemps le poids d'une abrutissante pauvreté. Mais comme la bonté naïve qui respire dans tous ses traits la rend intéressante, et quel homme de cœur ne préférerait, au point de vue de l'expression, cette gauche fille des champs à toutes les poupées en falbalas de Diaz ou de Dubufe ?

Voici une *Tondeuse de Moutons*. Une brebis garrotée et déjà à moitié dépouillée de sa toison est renversée par terre sur le côté. A gauche de la toile, on entrevoit la figure ou plutôt le chapeau à larges bords d'un vieux paysan agenouillé qui comprime les 4 pieds de la victime. A droite, une jeune fermière courbait sur sa tâche et armée d'un ciseau achève d'enlever à l'animal son riche manteau de laine blanche. Certes la scène est vulgaire, et le peintre n'a rien fait pour en dissimuler la crudité. Et pourtant, en face d'un tableau dont le sujet est en apparence si banal, il est impossible de s'arrêter sans se sentir ému par cette poésie austère du travail dans ce qu'il a de plus humble, soumettant à ses lois une jeune fille et un vieillard.

Que dirons-nous de cette *Paysanne faisant manger de la bouillie à son petit étendu sur ses genoux* ? Elle vient de passer sa journée aux champs ; son teint halé ; son teint halé, cuivré, racorni, ses yeux éteints et usés rendent sa laideur encore plus repoussante ; on sent surtout qu'elle ploie sous la fatigue physique et qu'elle en est comme abrutie. Eh bien ! Il suffit de la vue d'un affreux marmot au teint verdâtre pour animer d'un souffle de tendresse ses lèvres épaisses, pour illuminer d'un éclair de bonheur ce regard hébété et morne, pour dégager et faire émerger un peu l'âme étouffée sous la protestation de ce corps. Quel poème d'amour

maternel que ce tableau de MILLET qui rappelle, par la simple grandeur de la conception et de l'exécution, par la profondeur de l'expression, certaines vierges de Raphaël !

Mais l'œuvre la plus caractéristique, la plus originale peut-être de MILLET, lui a été inspirée par la phrase suivante de la Bible : « La mère de Tobie sortait avec empressement tous les jours de sa maison, regardant de tous côtés et allant dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher de le découvrir de loin à son retour. » Voici la donnée ; voici maintenant comment MILLET s'y est pris pour l'interpréter.

Une pauvre vieille femme dont le corps semble tordu sous l'angoisse aussi bien que sous le poids du travail et des années, vient de se trainer non loin de sa chaumière, à l'une des extrémités d'une longue avenue ; et là, penchée, la main droite ouverte, posée en visière contre son front comme pour ramasser toute la force d'une vue affaiblie, elle interroge avec anxiété les profondeurs de l'horizon pour voir si elle n'apercevra point le fils qu'elle attend. Sur le seuil de l'humble réduit, un vieillard aveugle et caduc tâte du pied les marches de pierre par où il va descendre en appuyant son dos contre le mur, pendant qu'un chat qui était couché près de la porte se détire avec un bâillement d'ennui. Ces deux vieillards sont le père et la mère de Tobie. Par un anachronisme dont nous lui savons gré comme d'un trait de génie, MILLET nous les montre, sous le costume que l'on porte aujourd'hui dans nos campagnes. Il est difficile, on en conviendra, d'user de moyens plus simples, et pourtant l'impression que l'on reçoit de cette toile est poignante. Aucune expression ne saurait rendre la navrante tristesse de cette scène morne et désolée. Quel tableau ! L'amour tendre et dévoué d'un père et d'une mère pour leur enfant, vainqueur de l'éloignement, d'une longue absence, de la vieillesse, des infirmités et de la pauvreté ! Malheur à l'homme qui, devant un tel spectacle, ne sentirait pas les sanglots lui monter à la gorge et les larmes lui venir aux yeux.

Quant à nous, nous dirons à MILLET : Courage, Maître ! Ce que vous avez fait là est profondément humain, simple et sublime, naïf et grand. C'est vraiment digne de la Bible et beau comme Homère.

Nous l'avons déclaré en commençant cette étude. Si MILLET n'avait que du métier et du *faire*, et s'il appartenait à l'école de l'art pour l'art, eût-il d'ailleurs un talent d'exécution du premier ordre, nous ne nous serions pas occupés de lui. Mais notre compatriote paraît s'être donné une mission qu'il remplit avec une remarquable constance, et dont il faut lui savoir un gré infini, surtout de notre temps : c'est de faire ressortir et, en quelque sorte, d'illustrer par la magie de son pinceau la beauté morale des races rustiques, du travail agricole et de la vie des champs. Par là, le peintre de Gréville est plus et mieux qu'un artiste bien doué ; il est un penseur éminent, il est un homme de cœur, il est un grand homme. Par là, il se montre le digne enfant d'un département où l'heureuse prédominance de l'agriculture et des mœurs chrétiennes n'a pas cessé d'entretenir une population saine, vigoureuse et capable de toutes les fortes vertus. Par là aussi, il nous a semblé digne d'être signalé à l'attention sympathique de ses concitoyens.

Siméon LUCE